

Lagos, Nigeria, capitale de la photographie

Lagos, Nigeria: Capital of Photography

Érika Nimis

Number 102, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nimis, É. (2016). Lagos, Nigeria, capitale de la photographie / Lagos, Nigeria: Capital of Photography. *Ciel variable*, (102), 47–55.

Lagos, Nigeria, capitale de la photographie

ÉRIKA NIMIS



Andrew Esiebo
Lagos Overview, de la série /
from the series *Mutation*
2015-



Charles Okereke
Cobwebs in the Sky
de la série / from the series
Homecoming, 2012

Poumon économique et culturel du Nigeria, patrie de Wole Soyinka (prix Nobel de littérature), de Fela Kuti (pape de l'afro-beat), mais aussi de Nollywood (troisième industrie cinématographique au monde), Lagos – Eko en langue yoruba – est la mégalopole de tous les superlatifs, avec ses quelque vingt millions d'habitants. « Centre of excellence » (selon ses plaques d'immatriculation), « Lagos la mégalo » sait aussi être une « capitale chaos », avec ses *go-slow* monstres et ses délestages intempestifs qui font d'elle la ville la plus branchée... sur générateur. Une chose est sûre, le *hustle and bustle* de la « capitale de l'Afrique » ne laisse personne indifférent. Ce « laboratoire de l'impossible » est même devenu, pour certains, une source inépuisable d'inspiration. Aussi n'est-il pas étonnant que Lagos se soit transformée en véritable pépinière de talents en tous genres. La photographie ici est un secteur en plein renouveau depuis le tournant des années 2000, au point que chaque jour (ou presque) voit émerger un nouvel artiste, comme en attestent les différents espaces et événements (centres d'art, galeries, festivals) dédiés à l'image fixe dans cette ville qui ne dort jamais. Le Nigeria, fort d'une population qui représente le quart de la population continentale, est devenu, notamment grâce aux hydrocarbures, la première puissance économique de l'Afrique. Et, à la faveur de cette envolée économique consolidée par une certaine stabilité politique¹, les initiatives entourant la photographie se multiplient, portées par un esprit d'auto-entrepreneuriat très fort, car, s'il y a beaucoup d'argent dans ce pays, aucune politique ne soutient les arts et leur pratique. Aussi l'apport de quelques individus – curateurs, mécènes et artistes riches d'expériences à l'extérieur et qui souhaitent transmettre leurs acquis aux jeunes générations – devient-il primordial.

Lagos, Nigeria: Capital of Photography

Lagos – Eko in the Yoruba language – is a typical megalopolis. With its some twenty million inhabitants, it is the economic and cultural heart and soul of Nigeria, which is the birthplace of Wole Soyinka (Nobel Prize for literature) and Fela Kuti (the father of Afrobeat) and the home of Nollywood (the third-largest movie industry in the world). "Lagos la mégalo," a "centre of excellence" (according to the licence plates) is also a "capital of chaos," with its monster "go-slows" (traffic jams) and random brownouts that make the city the most plugged-in – to generators. One thing is certain: the hustle and bustle of the "capital of Africa" leaves no one indifferent. And so it is not surprising that Lagos has become a breeding ground for talents of all types.

In Lagos, the photography sector has seen an enthusiastic revival since the turn of the millennium; it seems that a new artist emerges every day (or almost), if one judges by the different spaces and events (art centres, galleries, festivals) devoted to the fixed image in this city that never sleeps. Nigeria is Africa's most populous country, with a quarter of the continent's population, and also its top economic power, due mainly to oil exports. As this economic prosperity, consolidated by relative political stability,¹ has taken

Ade Adékola
Madras in Session@Trafalgar Square,
London, de la série / from the series
Ethnoscapes – Icons as Transplants, 2012

Un peu d'histoire. Cette jeune scène en plein essor n'est pas sortie de nulle part. Elle est ancrée dans l'histoire de ce port atlantique connecté au reste du monde, qui s'initie à la photographie dès son invention, accueillant des photographes de passage, puis des photographes qui ouvrent des studios dès les années 1880, principalement à Lagos Island où s'est implantée une communauté de rapatriés « brésiliens » (à la suite de l'abolition progressive de la traite transatlantique des esclaves).

À partir des années 1920, les rapports avec la Grande-Bretagne et les États-Unis (où partent se former les élites) permettent l'émergence d'une scène photographique féconde, se réclamant de la « tradition Stieglitz² ». Parmi les grands noms de l'histoire de la photographie lagosienne (de la photographie de studio à la photographie d'art, en passant par le photojournalisme), retenons entre autres ceux de Jackie Phillips, Billyrose, Peter Obe (dont les photos de la guerre du Biafra ont fait le tour du monde), J. D. 'Okhai Ojeikere, Tam Fiofori ou Sunmi Smart-Cole. Aujourd'hui, la photographie reste plus que jamais une profession reconnue, de plus en plus féminisée, enseignée à l'université³, et, mieux encore, un moyen d'expression qui attire les vocations.

2001, le tournant. Si la scène photographique a toujours été dynamique au Nigeria et en particulier à Lagos, un tournant se produit en 2001 sous l'impulsion de quelques photographes comme Akinbode Akinbiyi (basé en Allemagne) et Don Barber, qui ont accompagné dans ses premiers pas une nouvelle génération qui s'organise bientôt en collectifs. Depth of Field (DOF) est le premier collectif à se former en décembre 2001, au lendemain de la biennale de Bamako. Certains de ses membres (dont Uche James-Iroha, pour n'en citer qu'un) se retrouvent aujourd'hui au premier rang des initiatives dédiées à la créativité photographique et à son rayonnement au Nigeria et au-delà.

Les choses vont s'accélérer en 2005, quand le Goethe-Institut de Lagos accueille des ateliers, la plupart animés par Akinbode Akinbiyi, qui débouchent sur la création d'un autre collectif de photographes déterminant, Black Box, dont seront issus plusieurs talents confirmés qui rayonnent aujourd'hui à l'international et transmettent à leur tour leur expérience (Andrew Esiebo, Abraham Oghobase, Charles Okereke, Uche Okpa-Iroha).

2007 est une autre année importante pour la photographie au Nigeria : outre le premier prix de la World Press Photo dans la catégorie « Spot News » (« actualité ») décerné pour la première fois à un photographe africain de l'Agence Reuters, le Lagosien Akintunde Akinleye, le Centre for Contemporary Art (CCA, Lagos)



hold, photographic initiatives have proliferated. These initiatives are characterized by a spirit of very strong entrepreneurship, for, although the country is relatively wealthy, no government policy exists to support arts and artists. Thus, a few individuals (curators, patrons, artists), who have a wealth of experience abroad and hope to transmit their knowledge to the younger generations, play an essential role.

A Brief History. This new and burgeoning scene did not spring out of nowhere but is anchored in Lagosian history. A port city on the Atlantic Ocean, Lagos is connected to the rest of the world and has been open to photography since it was invented. It welcomed photographers passing through, then photographers who opened studios there in the 1880s – mainly on Lagos Island, where a community of repatriated “Brazilians” settled (following the gradual abolition of the transatlantic slave trade).

Starting in the 1920s, connections with Great Britain and the United States (where the élites went for their education) allowed for the emergence of a fertile photographic scene that claimed the “Stieglitz tradition.”² Among the great figures in the history of Lagosian photography (in studio photography, art photography, and photojournalism) are Jackie Phillips, Billyrose, Peter Obe (whose photographs of the Biafra war were seen around the world), J.D. 'Okhai Ojeikere, Tam Fiofori, and Sunmi Smart-Cole. Today, photography is, more than ever, a recognized profession, increasingly feminized, taught in university,³ and, better still, a means of expression that draws new practitioners.

2001: The Turning Point. Although the photography scene has always been dynamic in Nigeria, and particularly in Lagos, a turning



Adolphus Opara
Untitled, de la série /
from the series
Shrinking Shores, 2009-2014

Chriss Aghana Nwobo
de la série / from the series
Masked Burden, 2012-



ouvre ses portes à Lagos et va dès ses débuts soutenir avec conviction la création photographique contemporaine. La même année, Bisi Silva, sa directrice dévouée, participe aux Rencontres africaines de la photographie à Bamako en tant que co-commissaire. Toujours prête à appuyer la relève d'où qu'elle vienne, elle assure, huit ans plus tard, la direction artistique de l'événement, qui se déroule du 31 octobre au 31 décembre 2015. Localisé à Yaba, non loin de l'Université de Lagos, le CCA, Lagos cherche à favoriser le développement d'une pensée critique chez les jeunes générations d'artistes et d'acteurs culturels en programmant des expositions, mais aussi des discussions, des séminaires et des ateliers.

Cette jeune scène en plein essor n'est pas sortie de nulle part. Elle est ancrée dans l'histoire de ce port atlantique connecté au reste du monde, qui s'initie à la photographie dès son invention, accueillant des photographes de passage, puis des photographes qui ouvrent des studios dès les années 1880.

2010, les choses s'accélèrent. En 2010, Bisi Silva met sur pied un programme de formation original, un atelier-résidence étalé sur trente jours, qui sera par la suite baptisé Àsikò Art School⁴ et se déroulera chaque année dans une nouvelle capitale artistique africaine (Dakar en 2014, Maputo en 2015).

Très attachée à la construction d'un discours historique sur les pratiques photographiques et, de manière plus générale, artistiques de son pays (et de tout le continent), Bisi Silva a ces derniers mois également porté à bout de bras un magnifique projet de monographie conçu en toute indépendance sur le photographe nigérian

point was reached in 2001 under the impetus of several photographers, including Akinbode Akinbiyi (based in Germany) and Don Barber, who guided the first steps of a new generation that soon organized into collectives. Depth of Field was the first collective to form, in December 2001, following the Bamako biennale. Some of its members (Uche James-Iroha, to mention just one) are now leading initiatives dedicated to photographic creativity and its dissemination throughout Nigeria and beyond.

Things accelerated in 2005, when the Goethe-Institut in Lagos hosted workshops, most of them run by Akinbiyi, leading to the creation of another important photographers' collective, Black Box, from which emerged a number of confirmed talents who are known internationally today and are passing on their experience in their turn (Andrew Esiebo, Abraham Oghobase, Charles Okereke, Uche Okpa-Iroha).

Another important year for photography in Nigeria was 2007: World Press Photo's Spot News award was given for the first time to an African photographer, Lagosian Akintunde Akinleye, who works for the Reuters Agency. The Centre for Contemporary Art (CCA) opened in Lagos, and it immediately threw strong support to contemporary creative photography. That year, Bisi Silva, the director of CCA Lagos – always ready to support the young generation from which she had come – was co-curator of the Rencontres africaines de la photographie in Bamako; eight years later, she was artistic director of the 2015 edition (October 31 to December 31). Located in Yaba, not far from the University of Lagos, CCA Lagos encourages the development of critical thinking among young artists and cultural actors by programming exhibitions, discussions, seminars, and workshops.

Andrew Esiebo
Untitled, de la série /
from the series
Who We Are, 2010



J. D. 'Okhai Ojeikere, disparu en février 2014, et qui s'était distingué sur la scène internationale avec sa série sur les coiffures féminines⁵.

2010 est aussi l'année du lancement de LagosPhoto, premier festival de photographie d'envergure internationale au Nigeria, qui organise une « Summer School » en partenariat avec une école allemande, la Neue Schule für Fotografie de Berlin. Créé par l'African Artists' Foundation (AAF, fondée en 2007) dont le directeur est Azu Nwagbogu, le festival LagosPhoto a lieu tous les mois d'octobre dans quelques espaces concentrés sur les îles Ikoyi et Victoria (quartiers aisés de la ville), comme l'Eko Hotel (QG de la manifestation) et quelques galeries d'art, entre autres Omenka et Art Twenty One. Parallèlement à ces initiatives qui donnent une certaine visibilité à la scène locale, un marché émerge, encore fragile, et les collectionneurs, qui achetaient jadis de la peinture, se tournent à présent vers la photographie, tout doucement. Mais c'est encore à l'extérieur du Nigeria que les artistes gagnent leur renommée.

Lagos, source première d'inspiration. Tous les photographes basés à Lagos ont cette ville dans la tête et dans les yeux. Impossible d'y échapper. Certains, en témoins du quotidien, tentent de saisir les travers de la ville, tout en les transcendant, comme Charles Okereke⁶, qui s'est fait connaître par ses séries *Canal People* et *Unseen World*, sur le microcosme onirique des rebus. Dans la série *Homecoming*, il pose un regard à la fois préoccupé et décalé sur certains effets alarmants du surpeuplement ingérable dont souffre Lagos, ville qui attire chaque jour davantage de migrants persuadés d'y trouver un eldorado : emplois précaires, go-slow interminables, pollution...

2010: Things Move Quickly. In 2010, Silva started an original training program, later named Asiko Art School.⁴ This thirty-day workshop in residence continues to take place every year in a different African art capital (Dakar in 2014, Maputo in 2015).

Silva is also interested in constructing a historical discourse on photography and, more generally, art practices in her country (and the entire continent). Recently, she edited a magnificent monograph, produced completely independently, on the Nigerian photographer J. D. 'Okhai Ojeikere, who died in February 2014, and who was known internationally for his series on women's hairstyles.⁵

Returning to 2010, when the Asiko program was launched, it was also the year that LagosPhoto, the first international-scale photography festival in Nigeria, was launched. The festival ran a summer school in partnership with a German school, the Neue Schule für Fotografie in Berlin. LagosPhoto is organized by the African Artists' Foundation (founded in 2007), directed by Azu Nwagbogu. It takes place every October in spaces mainly on Ikoyi Island and Victoria Island (wealthy districts of the city), at the Eko Hotel (the festival's headquarters), and in art galleries, among them Omenka and Art Twenty one. In parallel to these initiatives, which provide visibility to the local scene, a market – still fragile – is emerging as collectors who used to purchase paintings are now, quietly, turning toward photography. But it is still outside of Nigeria that artists gain their reputation.

Lagos: Primary Source of Inspiration. All photographers based in Lagos have the city on their minds and in their eyes. It is impossible to escape. Some, witnessing daily life, try to capture the city's quirks and transcend them; Charles Okereke,⁶ for instance, became known



Uche James-Iroha
Looking Forward but Standing on the Fence
 de la série / from the series
Power and Powers, 2012

Andrew Esiebo, quant à lui, renouvelle le genre documentaire à l'heure d'Instagram (réseau sur lequel il est très actif), en fixant son attention sur une société qui, bien que dysfonctionnelle, génère chaque jour des modèles de résilience, des héros invisibles, comme dans *Who We Are*, où il présente des membres de la communauté gaie dans leur espace de vie, en toute simplicité, pour faire taire les préjugés et mettre fin à la discrimination dont ils sont victimes. Dans ses dernières séries, comme *Transition*, il scrute sans relâche les transformations sociales, économiques, mais aussi urbanistiques qui s'opèrent à vive allure dans la ville la plus peuplée du continent.

Adolphus Opara se penche lui aussi sur le destin fragile de communautés marginalisées de Lagos qui, dans la série *Shrinking Shores*, subissent de plein fouet les effets de la mondialisation, dépendant d'un environnement toujours plus menacé, ici les abords de l'océan Atlantique. Et tout comme Esiebo, Opara photographie à la manière d'un *storyteller*, dans l'espoir d'éveiller les consciences.

D'autres photographes redessinent au moyen de la mise en scène le réel de Lagos pour mieux pointer ses problèmes. Ade Adekola poursuit, depuis son retour des États-Unis en 2005, une réflexion visuelle sur Lagos, parcourue quotidiennement par des millions d'anonymes, des femmes et des hommes qui se battent pour leur survie, qu'il transforme en « icônes » des temps modernes par un effet de solarisation et transpose dans des décors de cartes postales pris à l'Occident, dans une série intitulée *Ethnoscapas – Icons as Transplants*.

Issu du collectif *Depth of Field* et directeur de *Photo.Garage*⁷, Uche James-Iroha s'est quant à lui fait connaître à l'international avec sa série *Fire, Flesh and Blood* (2008), qui lui a valu d'être primé

for his series *Canal People* and *Unseen World* on the dreamlike microcosm of trash. In the series *Homecoming*, he takes a look, both concerned and detached, at certain alarming effects of the unmanageable overpopulation in Lagos – which attracts more migrants every day to what they assume will be their El Dorado – precarious jobs, interminable go-slows, pollution, and more.

Andrew Esiebo is updating the documentary genre in the era of Instagram (a network on which he is very active) by focusing on a society that, although quite dysfunctional, generates each day models of resilience, invisible heroes. In *Who We Are*, he presents members of the gay community where they live, very simply, to silence the prejudice and discrimination from which they suffer. In his most recent series, such as *Transition*, he takes an unblinking look at social, economic, and urban transformations that are sweeping through the most populous city on the continent.

Adolphus Opara is also interested in the uncertain fate of the marginalized communities of Lagos. In his series *Shrinking Shores*, he portrays how these communities are suffering the full brunt of the effects of globalization and dependent on an increasingly threatened environment on the shore of the Atlantic Ocean. Like Esiebo, Opara photographs as a storyteller, in the hope of raising awareness.

Other photographers redesign the reality of Lagos through *mises en scène* to better point out its problems. Since he returned from the United States in 2005, Ade Adekola has been conducting a visual reflexion on Lagos, through which millions of anonymous people transit daily – men and women struggling to survive. He transforms them into “icons” of modern times through a solarization effect, and transposes them into Western urban scene “postcards” in a series titled *Ethnoscapas – Icons as Transplants*.



Aderemi Adegbite
Untitled, de la série / from the series
Time-out, 2015

Uche Okpa-Iroha
de la série / from the series
The Plantation Boy, 2012

par la Fondation Prince Claus. Dans sa dernière série, *Power and Powers*, il interroge, dans des mises en scène survoltées et quasi apocalyptiques, au rendu noir et blanc contrasté rehaussé de quelques touches colorées, les liens nocifs qui existent entre les pouvoirs politiques et la (mauvaise) gestion de l'électricité au Nigeria.

Transcender le chaos extérieur et intérieur. Tous les photographes évoqués ici ont en commun la volonté de décrypter en images la planète Lagos et son chaos permanent. Pour y parvenir, certains se tournent vers la performance et l'autofiction.

Chriss Aghana Nwobu, membre fondateur du collectif Invisible Borders⁸, se définit lui-même comme un artiste expérimental, inclassable, touche-à-tout. Entre photographie de mode, portrait et reportage, il essaie de traduire émotionnellement ce qu'il capte du monde qui l'entoure. Dans la série *Masked Burden* (2012), il photographie des femmes aux âges et aux parcours différents, le visage couvert d'un masque facial blanc qui en se craquelant laisse émerger le poids des souffrances et des non-dits de toute une société.

Issu du collectif Black Box et directeur du Nlele Institute⁹, Uche Okpa-Iroha s'est d'abord fait connaître avec sa série *Under Bridge Life*, Grand Prix Seydou Keita 2009. Dans *The Plantation Boy* (2012), également Grand Prix Seydou Keita en 2015, l'artiste, passé à l'autofiction, s'approprie littéralement un chef-d'œuvre du cinéma mondial, *Le Parrain* (1972) de Francis Ford Coppola, dans lequel il se met en scène, dans une volonté affirmée de réécrire l'histoire du cinéma, mais aussi l'histoire tout court.

Depuis sa rencontre en 2012 avec l'artiste Delphine Fawundu (Brooklyn) dans le cadre de LagosPhoto, Adéola Olagunju a libéré sa créativité et produit des images par le truchement non seulement du médium photographique, mais aussi de la peinture et du collage sur papier. Membre d'Invisible Borders, elle s'est d'abord

A former member of the Depth of Field collective and director of Photo.Garage,⁷ Uche James-Iroha became known internationally for his series *Fire, Flesh and Blood*, for which he received an award from the Prince Claus Fund in 2008. In his most recent series, *Power and Powers*, he challenges, in settings that are highly charged – almost apocalyptic – in highly contrasting black and white highlighted with a few touches of colour, the harmful links that tie political powers to the (poor) management of electricity in Nigeria.

Transcending Outer and Inner Chaos. All of the photographers mentioned here have in common the desire to decipher “planet Lagos” and its permanent chaos in images. Some do this through performance and self-fiction.

Chriss Aghana Nwobu, a founding member of the Invisible Borders collective,⁸ defines himself as an experimental, unclassifi-

Although the photography scene has always been dynamic in Nigeria, and particularly in Lagos, a turning point was reached in 2001 under the impetus of several photographers, including Akinbode Akinbiyi and Don Barber, who guided the first steps of a new generation that soon organized into collectives.

able, multifaceted artist. Through fashion photography, portraits, and photojournalism, he tries to convey emotionally what he captures from the world around him. In the series *Masked Burden*, he photographs women of different ages and with various careers, their faces covered with a white mask that cracks, allowing the weight of suffering and unsaid things of an entire society to emerge.

A member of the Black Box collective and director of the Nlele Institute,⁹ Uche Okpa-Iroha first became known for his series *Under bridge life*, Grand Prix Seydou Keita 2009. In *The Plantation Boy*, (2012), again Grand Prix SK en 2015, Okpa-Iroha, now practising self-fiction, inserted himself into a masterpiece of world cinema, Francis Ford Coppola's *The Godfather* (1972), in a firm desire to rewrite not only the history of the cinema, but history writ large.



Abraham Oghobase
de la série / from the series
Untitled, 2012

fait remarquer pour son travail performatif sur la ville (*Resurgence: A Manifesto*). Dans *Beautiful Decay*, série en cours, elle porte un regard réflexif sur l'éphémère, fascinée par la décrépitude des choses, en particulier ces rebuts dont regorgent les canaux d'évacuation de Lagos.

Abraham Oghobase (Black Box) a lui aussi fait de Lagos son terrain de performance, afin de souligner dans *Untitled 2012*, une série sélectionnée pour le Prix Pictet, le combat que tout un chacun mène dans cette ville pour préserver son espace vital... et commercial, en se livrant littéralement à une « guérilla du marketing », à en juger par les milliers de messages qui inondent les murs de Lagos de manière totalement anarchique.

Abraham Oghobase, par ailleurs membre du Nlele Institute, a été, en septembre 2015, co-commissaire avec le vidéaste Jude Anogwih de la première édition du Lagos OPEN RANGE, présenté au Goethe-Institut avec le soutien du CCA, Lagos. Parmi les artistes exposés lors de cet événement, Aderemi Adegbite s'est distingué avec une série intitulée *Time-out*, qui revisite sa propre histoire à travers la manipulation numérique d'archives photographiques familiales dans lesquelles il se met en scène par un effet de surimpression, comme pour mieux exorciser ses démons personnels.

Dans ce « laboratoire de l'impossible¹⁰ » qu'est Lagos, mégapole à la vitalité incroyable où tout disparaît et renaît très vite, la photographie a un passé, un présent et surtout un avenir. Et si la compétition y est rude, la scène locale se développe et attire toujours plus de recrues fascinées par les possibilités infinies qu'offre le médium à l'ère numérique. À Lagos, la photographie fait toujours rêver¹¹.

¹ Fin mars 2015, les élections présidentielles se déroulaient dans la transparence, permettant à Muhammadu Buhari, ex-dictateur militaire de 1983 à 1985, de se faire élire démocratiquement. ² Y. Ogunbiyi, dans son introduction à *The Photography of*

After meeting with the artist Delphine Fawundu (Brooklyn) in 2012 during LagosPhoto, Adéola Olagunju unleashed her creativity; she produces images through not only photography, but also painting and collage on paper. A member of Invisible Borders, she first came to notice for her performance on the city (*Resurgence: A Manifesto*). In *Beautiful Decay*, a continuing series, she shares her fascination with how things decay by casting a reflective gaze on the ephemeral – in particular, the garbage filling Lagos's waste channels.

Abraham Oghobase has also made Lagos his site of performance; in *Untitled 2012*, a series for which he was nominated for the Prix Pictet, he underlines that battle that each individual in the city undertakes to preserve his or her private – and commercial – space by conducting what is literally “guerrilla marketing,” to judge by the thousands of messages anarchically flooding the walls of Lagos. Oghobase, also a member of the Nlele Institute, was, in September 2015, co-curator with the video artist Jude Anogwih of the first edition of Lagos OPEN RANGE, presented at the Goethe-Institut with the support of the CCA, Lagos. Among the artists with works in this event, Aderemi Adegbite stood out with a series, *Time-out*, that revisits his own history through digital manipulation of family photographic archives, into which he inserts himself through a double-exposure effect, as if to exorcise his personal demons.

In the “laboratory of the impossible”¹⁰ that is Lagos, a megalopolis of incredible vitality in which everything dies and is quickly reborn, photography has a past, a present, and especially a future. And if the competition there is rough, the local scene is developing and always attracting recruits fascinated by the infinite possibilities that the medium offers in the digital age. In Lagos, photography always makes people dream.¹¹ *Translated by Käthe Roth*

Sites de photographes /
Photographers' websites:

www.abrahamoghobase.com/
adeolaolagunju.com/
aderemiadegbite.com/
www.adolphusopara.com/
www.andrewesiebo.com/
charles-okereke.blogspot.ca/
theplantationboy.blogspot.ca/
www.iconsofametropolis.com/

Sites Web en lien avec cet article /
Websites related to this article:

www.ccalagos.org/
www.lagosphotofestival.com/
tniacp.org.ng/
www.goethe.de/ins/ng/de/lag.html?wt.sc=nigeria
www.art21lagos.com/
www.omenkagallery.com/
www.africanartists.org/



Adéola Olagunju
de la série / from the series
Beautiful Decay, 2015-

Sumi Smart-Cole, Lagos, Daily Times of Nigeria LTS, Ibadan, Bookcraft, 1991, p. xiii (article paru à l'origine dans *The Guardian*, 15 janvier 1984). **3** Les institutions universitaires (comme celles de Zaria ou de Nsukka) ou encore le Yaba College of Technology de Lagos et même le Nigerian Institute of Journalism n'ont jamais valorisé comme il se doit l'enseignement de la photographie, même si, bonne nouvelle, l'université de Port Harcourt envisage d'ouvrir prochainement une section en photographie baptisée du nom du premier photographe nigérian, Jonathan Adagogo Green (1873-1905), originaire de la région. **4** Voir le site web de l'école : <http://www.asikoartschool.org/>. **5** Bisi Silva (dir.), J. D. 'Okhai Ojeikere, Lagos, Centre for Contemporary Art, Lagos, 2014. **6** Charles Okereke a monté, en compagnie de son épouse, la poétesse Tobi Ilori, un projet à vocation pédagogique et écologique, l'Alexander Academy of Arts, Design and Alternative Methods. Implanté à Badagry, à une heure de route de la capitale économique, loin de la pollution et du stress, ce projet, qui est une invitation à décentraliser l'art, est entièrement financé (pour l'instant) avec des fonds personnels. **7** Uche James-Iroha a créé le Photo.Garage, conçu comme un espace d'échanges, ouvert à tous les photographes, amateurs et professionnels. Doté d'un studio avec imprimante numérique grand format, d'une résidence et d'une galerie, il sert aussi de lieu de rencontre, réputé pour ses débats passionnés sur la société et la politique. **8** Tout comme Uche Okpa-Iroha, Uche James-Iroha, Charles Okereke et Adéola Olagunju. Pour en savoir plus sur l'organisme *Invisible Borders Trans-African Photographers*, fondé par le photographe Emeka Okereke et présent à la 56^e Biennale de Venise, visiter le lien : <http://invisible-borders.com/>. **9** Uche Okpa-Iroha est directeur du Nlele Institute, African Centre for Photography, organisme à but non lucratif qui a pour objectif de professionnaliser grâce à des programmes courts (de type atelier) ou plus longs (pouvant s'étaler sur une année) les nouvelles générations de photographes. Le Nlele Institute se bat actuellement avec le Goethe-Institut pour ouvrir à Lagos Island un espace indépendant de recherche et de création sur les cultures urbaines. **10** Pour reprendre le terme du journaliste Jean-Philippe Rémy dans *Le Monde* du 27 mars 2015. **11** Merci à tous celles et ceux qui m'ont ouvert les portes de Lagos, en particulier Andrew Esiebo et son frère Mamus, Taiye Idahor, Lucille Haddad, Charles Okereke et son épouse Tobi Olori, Jelili Atiku, Uche James-Iroha, Moïse Gomis, Abraham Oghobase, Adolphus Opara, sans oublier Bisi Silva.

Érika Nimis est photographe (ancienne élève de l'École nationale de la photographie d'Arles en France), historienne de l'Afrique, professeure associée au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Elle est l'auteure de trois ouvrages sur l'histoire de la photographie en Afrique de l'Ouest (dont un tiré de sa thèse de doctorat : *Photographes d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba*, Paris, Karthala, 2005). Elle collabore activement à plusieurs revues et a fondé, avec Marian Nur Goni, un blog dédié à la photographie en Afrique : fotota.hypotheses.org/.

1 In late March 2015, a transparent presidential election took place, democratically electing Muhammadu Buhari, the former military dictator (from 1983 to 1985). **2** Y. Ogunbiyi, "Introduction," *The Photography of Sumi Smart-Cole* (Lagos: Daily Times of Nigeria LTS, Ibadan, Bookcraft, 1991), xiii. This text is a reprint of an article that originally appeared in *The Guardian* (January 15, 1984). **3** Universities (such as those in Zaria and Nsukka) and the Yaba College of Technology in Lagos, and even the Nigerian Institute of Journalism have never adequately valued the teaching of photography, even though – good news – the University of Port-Harcourt soon plans to open a photography section named for the first Nigerian photographer, Jonathan Adagogo Green (1873–1905), who was born in the region. **4** See <http://www.asikoartschool.org/>. **5** Bisi Silva (ed.), J. D. 'Okhai Ojeikere (Lagos: CCA, 2014). **6** With his wife, poet Tobi Ilori, Okereke mounted an educational and ecological project, the Alexander Academy of Arts, Design and Alternative Methods. Situated in Badagry, an hour away from Lagos by road, far from the pollution and stress, this project, which is an invitation to decentralize art, is financed entirely (for the moment) with personal funds. **7** Uche James-Iroha founded Photo.Garage as a space for exchanges, open to all photographers, amateur and professional. With a studio with a large-format digital printer, a residence, and a gallery, it also serves as a site for encounters and is known for its passionate debates on society and politics. **8** As are Uche Okpa-Iroha, Uche James-Iroha, Charles Okereke, and Adéola Olagunju. For more about *Invisible Borders Trans-African Photographers*, initiated by the photographer Emeka Okereke and presented at the 56th Venice Biennale, see <http://invisible-borders.com/>. **9** The Nlele Institute African Centre for Photography is a non-profit organization whose objective is to professionalize short (workshop) programs and longer ones (that might last a year) for new generations of photographers. The Nlele Institute is currently collaborating with the Goethe-Institut to open an independent space for research and creativity on urban cultures on Lagos Island. **10** To use the term of journalist Jean-Philippe Rémy in *Le Monde*, March 27, 2015. **11** I would like to thank everyone who opened the doors of Lagos to me – in particular, Andrew Esiebo and his brother Mamus, Taiye Idahor, Lucille Haddad, Charles Okereke and his wife Tobi Olori, Jelili Atiku, Uche James-Iroha, Moïse Gomis, Abraham Oghobase, Adolphus Opara, and, last but not least, Bisi Silva.

Érika Nimis is a photographer (former student at the photography school in Arles, France), Africa historian, and associate professor in the art history department at the Université du Québec à Montréal. She is the author of three books on the history of photography in West Africa (including one drawn from her doctoral dissertation: *Photographes d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba* [Paris: Karthala, 2005]). She contributes to a number of magazines and founded, with Marian Nur Goni, a blog devoted to photography in Africa: fotota.hypotheses.org/.